

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1983)
Heft: 698

Rubrik: Le carnet de Jeanlouis Cornuz

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

blanche est sans doute le seul, dans un rayon d'une bonne poignée d'années-lumière, à porter une vie grouillante, fragile et têtue, fabuleuse et incompréhensible.

Il nous manque comme la capacité de sentir, de visualiser les ordres de grandeur des faits et des événements qui, quoique admis, connus, prévus, dépassent notre mesure quotidienne du temps et de l'espace.

C'est trop grand, c'est trop loin. Et ça bouge trop. Et il n'y a pas de point de repère, de comparaison. Trop de vide et trop de plein. Même à l'échelle du milliardième, le système solaire... C'est alors l'ordre de grandeur de l'échelle elle-même qui devient insaisissable.

Avec quoi mélanger les nombres et leurs exposants pour apercevoir ce qu'ils définissent? Sans doute est-ce avec les *sentiments*, curieusement, qu'ils s'allient le moins mal: la peur, la joie, la douleur, l'espoir.

En fait, je n'en sais rien.

Presque rien.

Je ne peux regarder l'image de Jupiter que comme une vache qui regarde passer un train.

* * *

Très remarquable émission de «Temps présent», jeudi 15 septembre, à propos d'un petit patron horloger jurassien acculé à la faillite. Certes, beaucoup d'industriels se sont trouvés et se trouvent dans la situation décrite. Mais, pour un patron consciencieux, compétent et d'une rare humanité, combien, parmi les dirigeants de l'horlogerie, de catastrophiques imbéciles?

(Vu, l'autre jour, un patron chômeur dans la boîte duquel j'ai travaillé. Les quatre voitures de sa famille roulaient — il avait l'honnêteté de le dire — sur le compte de l'usine.)

* * *

Me suis laissé dire que les télévisions francophones cherchent un scénario qui soit une sorte d'équivalent européen de «Dallas» — si possible un peu moins débile — pour une co-production d'envergure.

(J'aurais bien une idée, avec une libre adaptation

de «Heidi», par exemple, finissant par épouser, après de passionnantes aventures informatico-érotico-automobilistico-écologico-onusiennes, un conseiller fédéral. Mais je crains que ça manque un peu de décadence pétrolière. On pourrait toujours introduire un peu de pluies acides, de menace soviétique et d'énergie solaire, pour corser un brin, au besoin. Ou de l'horlogerie japonaise envahissante. Ou un peu d'aide au tiers-monde pour l'épisode «Heidi, infirmière au Tchad».)

* * *

Reçu d'une connaissance, conservateur de musée, un texte hautement intéressant à propos de la conservation des photographies, tiré du numéro de juin 1983 de «Curator - Quarterly publication of the American Museum of natural history». Volume 26, N° 2. On y trouve tout ce qu'il faut, dont une longue bibliographie.

Bien le bonjour chez vous.

G. S.

PS. C'est l'automne. N'oubliez pas votre cure d'élixir de salsepareille.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Etre calife à la place du calife

Je ne résiste pas au plaisir de recopier ici une page de Saint-Simon, où il rapporte les différentes réactions de la Cour à l'annonce de la mort de Monseigneur, autrement dit le Grand Dauphin, autrement dit le fils de Louis XIV, décédé brusquement en 1711, quatre ans avant son père — avec les déceptions de ceux qui attendaient de le voir monter sur le trône, et les espoirs de ceux qui misaient au contraire sur le *petit-fils*, le duc de Bourgogne, qui mourra malheureusement l'année suivante, 1712. Il n'est pas interdit de penser que certaines successions suscitent des scènes semblables aujourd'hui...

«Il faut avouer que, pour qui est bien au fait de la carte intime d'une cour, les premiers spectacles

d'événements rares de cette nature, si intéressante à tant de divers égards, sont d'une satisfaction extrême: chaque visage vous rappelle les soins, les intrigues, les sueurs employées à l'avancement des fortunes, à la formation, à la force des cabales, les adresses à se maintenir et à en écarter d'autres, les moyens de toute espèce mis en œuvre pour cela, les liaisons plus ou moins avancées, les éloignements, les froideurs, les haines, les mauvais offices, les manèges, les avances, les ménagements, les petites, les bassesses de chacun, le déconcertement des uns au milieu de leur chemin, au milieu ou au comble de leurs espérances, la stupeur de ceux qui en jouissaient en plein, le poids donné du même coup à leurs contraires et à la cabale opposée, la vertu du ressort qui pousse dans cet instant les menées et leurs concerts à bien, la satisfaction extrême et inespérée de ceux-là, et j'en étais des plus avant, la rage qu'en conçoivent les autres, leur embarras et leur dépit à la cacher. La promptitude des yeux à voler partout en sondant les âmes, à la faveur de ce premier trouble de surprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait cru de quelques-uns, faute de cœur ou d'assez d'esprit en eux, et plus en d'autres qu'on n'avait pensé, tout cet amas d'objets vifs et de choses si importantes forme un plaisir à qui le sait prendre qui (...) est un des plus grands dont on puisse jouir dans une cour (...)

» M^{me} de Saint-Simon et moi, au sortir de chez M. et M^{me} la duchesse de Berry, nous fûmes encore deux heures ensemble. La raison plutôt que le besoin nous fit coucher, mais avec si peu de sommeil qu'à sept heures du matin j'étais debout.»

Et ces derniers mots, qui sont extraordinaires:

«Mais il faut l'avouer, de telles insomnies sont douces, et de tels réveils savoureux.»!

Je parlais dans mon dernier carnet du problème politique numéro un de notre temps, et de cette lotion capillaire qui nous fait si cruellement défaut... Après tout, je me suis trompé, peut-être, et le problème en question est sans doute de tous les temps et de tous les lieux!

J. C.